

MIRELLA DE MARTIS

LÀ OÙ LA TERRE
BRÛLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

XXXX

XXXX

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-38441-545-8

Dépôt légal : mai 2023

PROLOGUE

Il n'était pas encore dix heures et la chaleur, déjà caniculaire, avait envahi très rapidement la station balnéaire. Mes amis, Irène et Jean Noël, avaient accepté de me suivre, d'abandonner le traintrain rassurant du club de vacances, ses activités de plein air et son « all inclusive » pour découvrir le petit village sicilien qui nichait au pied d'une colline, face à la mer. C'était jour de marché. Je retrouvais en y arrivant des odeurs familières, celle du linge propre qui séchait mollement sur les fils tendus le long des balcons, celle du poisson à peine pêché, les senteurs des herbes qui avaient fait toute mon enfance, et celles, plus puissantes, des melons et des pastèques gorgés de soleil. Et l'impression d'être de retour à la maison, d'un déjà vécu en entendant certains badauds s'interpeller, leurs voix portaient loin et les intonations, les accents de quelques-uns d'entre eux me disaient que ces Italiens-là venaient certainement de là-bas, de cet autre côté de la Méditerranée que l'on aurait pu rejoindre en quelques coups de rames. Je quittais alors le port et sa fraîcheur toute relative attirée par une multitude de stands et de baraquements colorés qui me firent soudain penser aux souks qu'enfant, je traversais toujours au pas de course, ma main fermement emprisonnée dans celle de ma mère. Les vendeurs étaient presque tous exclusivement arabes, je tombais même sur un Égyptien avec qui je pus échanger quelques mots appris durant mon expatriation au Caire. Un peu plus loin mon attention se porta sur de jolis bijoux en argent que l'un de ces hommes proposait, une main de Fatma me plut particulièrement, je la lui achetais. Il était, avait-il précisé pour répondre à ma question, de nationalité tunisienne. De fil en aiguille, nous commençâmes à discuter, mélangeant le tunisien, l'italien et le français comme dans ma jeunesse, moi lui disant que j'étais née à Tunis, combien j'avais aimé ce pays, la déchirure ressentie lorsque je l'avais quitté juste après mes dix-sept ans, lui m'expliquant le pourquoi de son exil, comme celui de tant d'autres, pour échapper à la misère, à la corruption de la classe dirigeante, à une vie sans aucun espoir d'amélioration, mais aussi toutes les difficultés qu'il avait rencontrées sur l'île au début de son arrivée. Mais cela en valait la peine, m'avait-il dit dans un grand sourire édenté, sa famille vivait bien mieux dans ce pays d'adoption que là-bas, il ne regrettait pas d'être parti même si de temps à autre la nostalgie s'invitait dans sa nouvelle vie. Alors

qu'il me parlait, je réalisais qu'à plus de cent ans de distance le sens des exils s'était inversé, ces hommes, certains avec femmes et enfants, étaient partis de chez eux dans l'espoir de vivre une vie meilleure comme l'avaient fait des milliers d'Italiens qui avaient quitté leur pays en espérant trouver mieux ailleurs. C'est ce qui s'était passé pour mes grands-parents maternels qui avaient traversé la mer au début du vingtième siècle, la précarité les poussant à émigrer vers une terre où les opportunités de travail et peut-être d'une certaine prospérité seraient, comme ils le souhaitaient probablement, possibles.

Ma mère commença à me raconter l'histoire de sa famille quelques années avant sa mort. Peu à peu, elle qui n'avait jamais rien dévoilé de sa vie, prit l'habitude de me raconter certaines anecdotes sur sa jeunesse et sur cette famille que je connaissais si peu. Ce n'était presque jamais raconté chronologiquement, il suffisait d'un rien pour faire ressurgir un souvenir, un mot ou une réflexion, une vieille chanson fredonnée et voilà qu'elle se remémorait un événement précis et moi je l'écoutais en lui disant tout simplement si elle s'arrêtait de parler « *E dopo ?* »¹

L'entendre ressasser ses souvenirs, prisonnière d'un passé qui était devenu une bulle rassurante dans laquelle elle se réfugiait de plus en plus souvent, me bouleversait toujours, même si petit à petit je lui consacrais moins de temps. J'avais quitté le pays qui m'avait vu naître, mes amis, ma maison, et bien d'autres choses encore, il fallait donc que j'apprenne très vite à reconstruire, dans cette nouvelle vie, mon monde externe. Sans oublier mon monde interne qui lui était un véritable puzzle que j'avais du mal à reconstituer correctement.

Aujourd'hui, plus âgée qu'elle ne l'était à sa mort, détentrice comme elle le fut d'une histoire familiale faite de souvenirs qui ont tendance à s'échapper et à se mélanger, et que je ne partage plus avec qui que ce soit, je la comprends mieux. Je regrette profondément de ne pas avoir su l'écouter plus attentivement car c'est cette aventure familiale qui a servi de socle à ma propre histoire. J'aimerais pouvoir restituer fidèlement ce qu'elle m'a confié en faisant appel à ma mémoire avant qu'elle ne me fasse défaut, et laisser ainsi une trace de ce passé à mes enfants et à mes petits-enfants. Et peut-être aussi leur faire découvrir « *La pellicola dei ricordi ormai quasi svaniti* »² de l'enfant et de la jeune femme que j'étais, avant que je ne devienne une mère et aujourd'hui, une grand-mère.

1 Et après ?

2 Le film des souvenirs déjà presque effacé.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE 1

Mes arrière-grands-parents maternels, originaires d'un petit bourg au nord de la Sicile qui portait le joli nom de Vita, l'avaient quitté juste après leurs noces pour s'installer à Trapani, ville portuaire d'importance moyenne où ils espéraient décrocher un emploi autre que celui de la terre et avec un peu de chance, peut-être mieux rémunéré. C'est là que naquirent leurs huit enfants, dont deux ne survécurent pas à leur première année. Les quatre premiers-nés étaient des garçons. Le deuxième, Antonino, deviendrait mon grand-père.

Après avoir trimé sang et eau les premières années, mon arrière-grand-père réussit à acheter un lopin de terre sur lequel il put construire une modeste maison, exiguë certes et toute biscornue suite aux multiples rajouts faits après chaque naissance, mais elle était à eux et ça c'était déjà une belle victoire sur l'extrême pauvreté de ses débuts. La famille Rizzo n'était pas riche mais elle ne faisait plus partie des plus démunies, même si elle devait toujours se battre pour vivre dignement tout simplement.

Le plus jeune des oncles de ma mère, Francesco, avait commencé à travailler dans le bâtiment, la maçonnerie plus exactement. De tous les frères, c'était lui qui avait le caractère le plus agréable, toujours de bonne humeur, même lorsqu'il revenait éreinté après une journée de travail intense. Étant le benjamin des garçons il était souvent corvéable à merci à la maison, mais il ne s'en plaignait jamais, du moins c'est ce qu'on disait de lui. C'était le préféré de sa mère, ce qui en faisait le souffre-douleur de ses frères et de son père qui lui confiaient toujours les tâches les plus ingrates.

L'avant-dernier Giovanni, petit gabarit de constitution faible contrairement à ses trois frères, s'était lancé dès son plus jeune âge dans la musique, au grand désespoir de son père qui se méfiait des saltimbanques, ayant appris le violon grâce au curé de la paroisse qui en jouait lui-même. Il gagnait sa vie en proposant ses services lors des mariages, des baptêmes, des fêtes patronales, lui arrivant même, parfois, de jouer lors d'un enterrement si la famille pouvait se permettre ces frais supplémentaires. L'arrière-grand-père n'aimait pas particulièrement ses deux derniers garçons. D'ailleurs ils ne lui ressemblaient absolument pas physiquement, contrairement aux deux aînés, mêmes yeux globuleux sous des sourcils épais, pas très grands mais râblés, dotés d'un caractère fort

et d'une volonté de réussir indéniable. Tous ses espoirs reposaient ainsi sur ses deux premiers-nés, colporteurs de leur état, qui parcouraient pour gagner leur vie des kilomètres et des kilomètres de chemins caillouteux, vendant ou troquant ce qu'ils transportaient dans leur petit chariot, véritable magasin ambulant qu'ils poussaient à la main. Errant dans les ruelles de tous les villages proches du leur, ils improvisaient toujours une chanson pour se faire entendre, prévenant ainsi les ménagères de leur arrivée. Un jour réparateurs d'ustensiles de cuisine bosselés ou percés, un autre jour acheteurs de cheveux qu'ils revendaient à une usine qui en faisait des perques et parfois même vendeurs de foccicias³ préparées par leur mère qu'ils tenaient en équilibre dans un panier posé sur leur tête.

Ils avaient toutefois de grandes ambitions et clamaient haut et fort qu'ils réussiraient, qu'un jour ils seraient aussi riches, sinon plus, que ces familles de notables qui se pavanaient en ville.

L'aîné et le violoniste s'étaient mariés quelques mois auparavant et la maison avait subi un énième rajout, les jeunes ménages commençant presque toujours leur vie de couple chez les parents du marié.

Pourtant, bien que leur vie ne soit pas aussi misérable que celle de beaucoup de leurs voisins et même du reste de la famille qui vivait encore à Vita, les quatre frères commencèrent à penser à un éventuel départ vers des cieux plus cléments où il y aurait la possibilité de faire fortune. Après en avoir parlé pendant des nuits et des nuits avec leur père, soupesant le pour et le contre, mais surtout le pour car ils étaient sûrs qu'ils auraient tout à y gagner, et après mûre réflexion, les quatre frères décidèrent de quitter l'île, dans un premier temps pour la Tunisie dont les échos qui leur parvenaient étaient encourageants et peut-être dans un deuxième temps pour les Amériques si la vie en terre musulmane s'avérait trop dure à supporter.

Si depuis l'Amérique les nouvelles leur parvenaient avec parcimonie ce n'était pas le cas des Siciliens installés en Tunisie. Quelques-uns d'entre eux qui revenaient de temps à autre au Pays avaient parlé de cette nouvelle vie, le démarrage souvent difficile si on n'avait pas un petit pécule d'avance, quelquefois l'aboutissement de leurs efforts et même le succès pour certains qui pouvait couronner les premières années de galère. Pour ces chanceux, et il y en avait, leurs rêves, leurs espoirs, leur volonté de réussir étaient devenus réalité. Et avaient-ils ajouté, chaque nouveau venu pouvait compter sur l'entraide, surtout ne pas oublier que ceux qui étaient là-bas depuis quelque temps épaulaient toujours les nouveaux arrivants de leurs conseils pour que l'installation se fasse le plus favorablement possible.

Pour mettre toutes les chances de leur côté, un morceau du terrain familial fut vendu. C'était un énorme sacrifice mais mon arrière-grand-père

3 Pain plat fait de farine de blé, huile d'olive, eau, sel, levure

pensa que c'était une bonne opération, ses fils feraient fructifier cet argent qui profiterait aussi à ses deux filles nubiles pour conclure un beau mariage le moment venu.

Mais il y eut cependant une condition à remplir avant le départ pour que les parents donnent leur consentement et les laissent quitter le nid familial l'esprit tranquille.

Si deux de leurs fils venaient de convoler depuis peu et que le quatrième, fiancé à la benjamine de leurs voisins allait sauter le pas, mon grand-père n'avait pas donné suite aux propositions de mariage que sa mère recevait de l'une ou l'autre de leurs connaissances. Ombrageux et austère, dur avec les autres comme avec lui-même si c'était nécessaire, il n'avait accordé jusque-là que très peu de place à sa vie personnelle. Toutefois, fugacement, il lui arrivait de penser à celle qui partagerait un jour sa vie, il l'imaginait toujours auréolée des quatre vertus qui lui semblaient primordiales, l'honnêteté, la vaillance au travail, une dot substantielle, et un statut au moins égal au sien. Par contre il pensait, contrairement à ses frères, que les sentiments n'étaient pas prépondérants dans un couple, c'est ce que disaient d'ailleurs ses parents, même s'il lui arrivait d'imaginer, rarement il est vrai, ce que serait sa vie en épousant une jeune femme dont il pourrait tomber amoureux. C'est ce que ma tante aînée avait cru comprendre les fois où ma grand-mère lui avait parlé de leur rencontre, et qu'elle disait avoir « *intuito* »⁴ très vite qu'elle ne correspondait pas vraiment à ce qu'il avait peut-être rêvé malgré lui, mais ils avaient fait avec et finalement tout s'était bien passé, puisqu'elle était là, cinq enfants plus tard. La raison avait gagné sur le cœur, répétait-elle toujours à ses filles, ce qui était selon elle la base d'un mariage réussi.

Car en ce temps-là, peu de place était accordée aux affaires de cœur. Le mariage ne consacrait absolument pas une histoire d'amour, juste une affaire familiale. La passion, le libre-choix n'avaient pas cours dans la réalité, le mariage était un contrat, l'amour viendrait peut-être en suivant disait l'adage. À cette époque le choix de la future belle-fille était exclusivement entre les mains des mères de famille, et mon arrière-grand-mère en particulier tenait par-dessus tout à ces prérogatives, chercher et trouver la femme qui serait la plus apte à partager la vie de son fils. Elle la voulait travailleuse, chaste et pure, sans aucune rumeur qui puisse courir sur elle, une femme qui aurait une fonction fondamentale, assurer la continuité de la descendance dans le maintien des traditions.

Grâce à cette transmission leurs futurs petits-enfants auraient à cœur de perpétuer leurs coutumes même au-delà des mers pour que cet héritage familial ne se perde jamais. Il fallait qu'elle trouve impérativement cette épouse au sein de leur famille élargie ou à la limite auprès de leurs connaissances les plus proches et éviter ainsi qu'il n'aille s'encanailler

4 Deviné

avec une étrangère, une Maltaise ou pire encore une Française rencontrée dans ce pays de sauvages. C'était la condition sine qua non pour qu'il puisse s'envoler vers cette nouvelle vie. Mon grand-père se plia donc à cette tradition sans broncher.

La famille fit alors marcher le téléphone arabe, parents proches et éloignés, amis, relations furent mis à contribution pour trouver la bonne personne dans ce laps de temps très court. On parla à la mère photos à l'appui de cette jeune fille d'un village voisin, mais elle la trouva trop frêle et peut-être même de petite santé, elle ne supporterait certainement pas le climat tunisien plus rude qu'à Trapani, ce qui pouvait occasionner des problèmes avait-elle tranché d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Telle autre aux airs nonchalants lui sembla trop aguicheuse, et encore celle-là, très jolie sans doute, mais à proscrire vu qu'elle ne possédait rien à part sa beauté, ni la plus petite dot ni le moindre trousseau, sa famille faisant partie des plus pauvres de la ville. De toutes ces jeunes femmes en lisse, aucune ne semblait convenir à mon arrière-grand-mère.

Finalement quelques semaines plus tard, les Messina, originaires d'Alcamo, petit bourg situé à une cinquantaine de kilomètres de Trapani, ayant leur fille aînée à caser, se mirent sur la liste des familles prétendantes. Connus pour leurs sympathies et même plus avec la mafia locale, ils en tiraient un certain prestige qui ne déplut pas à mes arrières-grands-parents. Et cerise sur le gâteau, le père Messina déposait dans la corbeille de mariage de sa fille une dot plus que conséquente, ce qui fit pencher la balance en leur faveur. Les amis ayant servi d'intermédiaires firent passer aux parents des deux futurs époux les renseignements nécessaires, les avoirs des uns et des autres, sans oublier l'âge, le caractère, les penchants et prédispositions des deux jeunes gens ainsi que leurs photos respectives. Si mon grand-père plut énormément à la future promise, il n'en fut pas de même pour lui, sa déception fut perceptible. Elle avait un physique revêche, presque ingrat et semblait bien plus vieille que l'âge figurant au dos de la photo. Ce qui était d'ailleurs le cas, mais cela personne ne le sut jamais, le père de la future mariée ayant fait changer la date de naissance de sa fille sur ses papiers en la rajeunissant de cinq ans. Ce service lui avait coûté cher mais cela en valait la peine, sa fille allait finalement pouvoir se marier sans être étiquetée vieille fille, quitter la maison et donner finalement la possibilité à ses sœurs cadettes de convoler à leur tour. Ma grand-mère avoua ce mensonge sur son lit de mort à sa fille aînée, craignant de finir en enfer si elle partait avec ce secret qui lui avait tant pesé tout au long de sa vie. C'était une femme à l'allure rigide, ne souriant jamais, lèvres toujours serrées pour que pas un mot de trop ne s'en échappe, comme elle le claironnait à ses filles qui bavardaient trop selon elle. Elle ne parlait que le sicilien, comprenant à peine quelques mots d'italien, et ne faisant en outre aucun effort pour l'apprendre. Mon grand-père pragmatique, même si avec un pincement au cœur, accepta cette union.

Les fiançailles eurent lieu un dimanche après-midi. Bien que ce mariage soit fait dans une certaine précipitation, la future mariée mit un point d'honneur dans les semaines qui suivirent à présenter son trousseau, préparé depuis sa venue au monde, à sa belle-famille et à la nombreuse parentèle et amis pour que tout ce petit monde puisse en estimer la valeur. Toutes les femmes de la famille avaient participé à l'élaboration des pièces incontournables qui en faisaient partie, la lingerie bien sûr avec les chemises de nuit, les bonnets et les sous-vêtements ainsi que le linge de maison, le tout finement brodé.

La veille de la cérémonie religieuse, elle se plia au rituel du bain pré-nuptial. Ce cérémonial fut un véritable traumatisme, c'est du moins ce qu'elle avoua bien des années plus tard à sa fille aînée, tout simplement parce que c'est à ce moment précis que les commères lui apprirent ce qui allait se passer avec son futur époux lorsqu'ils se retrouveraient dans le même lit la nuit des noces. Elle eut envie en les écoutant de renoncer à ce mariage mais sa mère à qui elle en avait fait part lui dit qu'elle ne devait absolument pas refuser cette union car le train de la chance ne passait qu'une fois dans la vie et pour elle, cela avait été presque inespéré, il ne fallait pas qu'elle oublie que si elle était encore une « fille à marier », en n'acceptant pas cette proposition, très vite, elle ne serait plus qu'une vieille fille impossible à caser.

Le mariage des deux frères Rizzo, Antonino et Francesco fut célébré le même jour courant janvier. Les familles des deux mariées et celle des deux futurs époux arrivèrent à Saint-Nicolas quelques minutes avant que la cérémonie ne débute et comme le voulait la tradition parents et amis des mariées prirent place à gauche, tandis qu'à droite s'installaient mes arrière-grands-parents avec toute leur parentèle et les amis, nombreux, qui étaient invités à la noce.

Au crépuscule de sa vie, ma grand-mère avait raconté, toujours à sa fille aînée Ninetta qui était devenue son exutoire jusqu'à ce qu'elle rende son dernier souffle, le souvenir cauchemardesque de cette nuit-là, tous ces détails intimes qui avaient le pouvoir de la mettre encore et toujours mal à l'aise et qu'elle avait tant de mal à oublier. Elle n'avait pu avaler quoi que ce soit durant le repas gargantuesque préparé pour l'occasion, ne pensant qu'à ce qui se passerait une fois seule avec celui qui était devenu son mari devant Dieu. Lorsque le banquet avait pris fin, un autre cérémonial attendait les nouvelles épouses. Bras dessus, bras dessous les deux couples étaient partis à pied depuis la grange où avait eu lieu le repas pour se diriger vers la maison de leurs beaux-parents, c'est là qu'ils allaient vivre à présent, suivis par tous les invités et les familles. Le plus dur, se souvenait-elle, avait été les plaisanteries grivoises qui fusaient de temps en temps, principalement des amis des deux frères, qui s'en donnaient à cœur joie. Cette première nuit fut pour elle le début d'une totale aversion pour tout ce qui se rapportait au sexe.

Le lendemain de leur nuit de noces, les jeunes époux se plièrent à la coutume qui voulait que l'on expose les draps sur lesquels avait eu lieu leur toute première activité sexuelle, on ne plaisantait pas avec ça, le sang confirmait toujours la virginité d'une jeune mariée arrivée dans sa nouvelle famille et la preuve absolue que l'hymen avait été rompu par son époux. L'honneur était sauf pour mon arrière-grand-mère qui se félicita une fois de plus de son choix.

Caterina, dite Titina, grâce à ce mariage arrangé, allait donner naissance à cinq enfants. Ma mère, Vita, arriva un an et demi après sa sœur aînée Ninetta.